

CHAPITRE V

DÉJEUNERS — DINERS — BANQUETS

Valeur de civilisation d'une table élégamment servie. — Agrément du déjeuner intime. — Le dîner de cérémonie. — Présentations. — Cartons pour donner le bras. — Annonce du dîner. — Le pas de porte. — Conversations à table. — Petit catéchisme de l'invité. — L'atmosphère. — Avantages sociaux du banquet. — Envois de fleurs et bonbons.

Avez-vous pensé à votre ancêtre des cavernes, alors que vous vous asseyez entre deux voisines, parées de toutes les séductions que la nature leur a données et que l'art de la toilette peut quelquefois leur ajouter.

Tout, autour de vous, est raffinement!

Il ne s'embarrassait pas d'un tel décor, l'ancêtre de l'âge de pierre, quand il avait faim, se ruait sur sa proie et la déchiquetait. Peu à peu l'esprit du beau s'est introduit chez les humains et lentement, à travers les siècles, les hommes ont revêtu leurs instincts d'une parure. Le geste a été plus lent à se civiliser que le cadre. Et, parmi le faste des tables romaines, du Moyen Age et de la Renaissance, voire du xvii^e siècle, comme, d'ailleurs dans le monde musulman d'aujourd'hui, c'est avec leurs doigts que les convives portaient ou portent encore leur nourriture à la bouche. Ce procédé donne de nos jours la plus grande joie aux enfants, même aux parents, dans les repas

en plein air. Hommage inconscient rendu à l'aïeul primitif! Mais si, du fond des âges, il venait s'asseoir à cette table que nous avons aperçue tout à l'heure, il comprendrait — comme le dit André Gide — « ce qu'il a fallu de temps à l'homme pour élaborer l'homme ». Notre époque, que des esprits chagrins prétendent en décadence, se montre au contraire plus habile qu'on ne le fut jamais à muer les instincts les plus simples en élégance la plus raffinée.

*
**

Nous sommes ici au cœur de la vie de société. On ne sera donc pas surpris des nuances multiples et même des rites compliqués dont s'entoure le repas civilisé.

Pourquoi l'homme, et plus spécialement le Français, a-t-il une tendance à recevoir, même dans l'intimité, avec un tantinet de cérémonie? Parce qu'il croit ainsi honorer son hôte. Cet appareil se rattache à la vieille loi de l'hospitalité que pratiquèrent toutes les civilisations.

On entend quelquefois répéter que le Français n'ouvre pas volontiers son foyer. Cela peut tenir au fait qu'il craindrait de désobliger son hôte, en ne le traitant pas assez bien.

LE DÉJEUNER

Les invitations à ce repas présentent plus de facilité. Si c'est vous qui recevez, la charge est moins lourde, la table est plus simple. Pas de nappe, sauf en cas de grande cérémonie, peu ou pas de fleurs, personnel plus réduit!

Le service de table par des femmes, proscrit naguère comme une atteinte à l'étiquette, est de plus en plus toléré, surtout pour le déjeuner. Beaucoup, parmi ceux-là mêmes

qui tiennent le plus aux vieux usages, trouvent à ce changement une grâce qui les incline à l'accepter avec philosophie.

Quant au menu, si vous le commandez plantureux, songez que nous mangeons moins que nos pères. Les mœurs, façonnées elles-mêmes par les conditions économiques, finissent peut-être par influencer sur l'organisme. Nous n'avons plus les artères de nos aïeux. Sans doute le terrible proverbe arabe est là qui nous hante : « L'homme creuse sa tombe avec ses dents. » Grâce à Dieu, il ne faut point le prendre à la lettre.

S'il convient donc de ne pas charger le menu, il est abominable de servir des plats négligés.

Envisageons deux sortes de déjeuners : l'un participe à l'apparat du dîner, l'autre est de caractère intime. Ce dernier permet de grouper plus aisément les invités que l'on croit capables de créer une atmosphère. Il favorise une conversation d'ensemble. Il fait naître une sorte de symphonie, qu'un brillant causeur peut conduire.

Que de fois un homme préoccupé arrive à l'un de ces repas tant soit peu irrité contre lui-même et ses semblables, maugréant, à part lui, de s'être laissé arracher à son travail et d'avoir ajouté une obligation futile à celles que lui impose son état. Peu à peu n'a-t-il pas senti se détendre son humeur maussade, de telle sorte que d'*Alceste* qu'il était au commencement, il est devenu *Philinte*!

Il n'aura pas le temps d'éprouver de lassitude dans les brefs entretiens qui suivent le déjeuner, puisque, autant par égard pour les invités que pour les maîtres de maison, il est d'usage de reprendre sa liberté de bonne heure. Grosse supériorité sur les dîners où la courtoisie conseille, pour se retirer, d'attendre le départ des hôtes les plus en vue. Eux-mêmes sont tenus de ne pas donner prématurément le signal. Avons-nous besoin de redire — ce que nous avons signalé ailleurs — que certaines professions,

politique, médecine, journalisme, peuvent à toute heure appeler ou retenir ceux qui les exercent. Mais, parmi ceux qui ne bénéficient pas de ces immunités parfois bienfaisantes, qui n'a point, au cours d'une soirée morne, jeté un regard vers les aiguilles trop lentes de la pendule, et n'a point attendu comme une libération l'heure de l'orangeade?

*
**

Nous paraîtrions un peu dogmatiques en suivant un ordre trop rigoureux pour traiter ce sujet léger, qui ne réclame pas une méthode cartésienne. Voilà comment nous nous trouvons amenés, quittant subrepticement le déjeuner, à parler de la façon dont on se retire d'un dîner, avant d'avoir envisagé les rites initiaux des repas du soir!

Le premier de tous, c'est la *présentation*, plus souvent nécessaire au dîner qu'au déjeuner, où d'ordinaire les gens se connaissent déjà.

Tel n'est pas toujours le cas du dîner, où cependant l'art des amphytrions est de ne point réunir trop d'inconnus ensemble. Il est malheureusement des tables autour desquelles ceux qui reçoivent, préoccupés seulement de rendre des invitations, groupent, au hasard, des gens qui n'ont pas d'affinités entre eux. Ceci revient à se décharger de ses politesses sur le dos d'autrui.

Loin de nous la pensée de dire que l'on ne trouve pas agrément et souvent profit à rassembler des valeurs différentes. C'est d'ailleurs un des caractères intéressants de notre époque que de voir les maîtres de maison se piquer d'établir des contacts entre des milieux divers. Et, en politique, il est quelquefois bienfaisant de réunir des gens qui se détestaient avant de se connaître et s'apprécient, malgré leurs opinions divergentes, après avoir fait connaissance.

L'usage est donc de présenter les uns aux autres les convives quand ils ne se trouvent point en relations. L'invité ne doit pas considérer en France que cette initiative appartienne essentiellement à la maîtresse de maison. C'est à lui, suivant la situation ou l'âge, de solliciter de ses hôtes ou amis l'honneur d'être nommé à tel personnage.

Est-il besoin de rappeler que tout homme se fait présenter à une femme? Ce vieil usage souffre pourtant quelques exceptions. On nomme toujours les femmes aux souverains, chefs d'Etat, princes de famille royale, princes ou dignitaires de l'Eglise. Et c'est une attention délicate, pour une mère qui sort sa fille dans le monde, que de l'amener auprès d'un vieil ami.

On ne présente pas au hasard quelqu'un à quelqu'un. De nombreuses nuances apparaissent des uns aux autres, et ici intervient, d'une façon amusante, assez souvent, le *trac*. De jeunes maîtres de maison, pleins de courtoisie et de bonne volonté, s'embrouillent, oublient les noms, les mélangent, c'est une des drôleries du *monde*.

Pour faciliter la tâche des amphitryons dans un dîner nombreux, il est admis désormais qu'un invité masculin se nomme lui-même à un autre invité, sans prendre d'intermédiaire. Cet usage, de règle dans la vie militaire, a passé tant soit peu dans la vie de société. La vérité, est-il écrit au seuil de ce livre, est dans les nuances, et souvent on voit un homme d'âge ou de situation, auquel par timidité ou négligence un débutant ne s'est pas fait présenter, lui adresser gentiment la parole en amenant peu à peu l'échange des deux noms.

La coutume d'offrir le bras pour conduire sa voisine à table est complètement abandonnée. Petit mystère des cartons indiquant les places, sur un plateau, dans le vestibule, à chacun des convives! Quelles impressions peuvent-ils réserver? Que de nuances ici! On peut être flatté, charmé, déçu. Va-t-on se voir le compagnon de

quelqu'un à qui, depuis vingt ans, on n'a jamais rien trouvé à dire? Parfois aussi, une lueur d'espérance, vite réprimée, peut passer dans les yeux. Et l'on entre au milieu des groupes, dans le murmure confus des conversations qui se cherchent.

Selon un usage d'après guerre, beaucoup de convives dégustent des apéritifs qui leur sont offerts avant le repas. Brillat-Savarin eût peut-être blâmé ce procédé, de nature à contrarier la sensibilité du palais, au moment où elle va entrer en jeu. Mais, si le cocktail peut porter préjudice aux capacités de dégustation, il communique aux convives un entrain parfois appréciable.

Les portes s'ouvrent à deux battants, le maître d'hôtel annonce le dîner à la maîtresse de maison¹. En présence d'un souverain régnant ou... en exil, du chef de l'Etat, d'une altesse, d'un cardinal, c'est à ces personnages que la formule doit être adressée.

Maintenant que l'on ne donne plus le bras, la maîtresse du logis entraîne délicatement les femmes vers la salle à manger. Son mari agit de même à l'égard des hommes.

Et nous voici devant la petite manœuvre des pas de portes. La bienséance et, s'il nous est permis de le dire, un certain évangile qui donne de sages leçons d'humilité aux convives trop désireux de se pousser de l'avant, commande de ne point trouver immédiatement naturel de passer le premier. Une petite lutte s'engage qu'il n'est cependant pas de bon goût de prolonger. Ce serait un manque de mesure, pour celui à qui revient le pas, de s'obstiner à le refuser.

Quelquefois, cependant, une autorité souveraine peut

1. En souvenir peut-être d'une vieille formule de la cour de Versailles : « Les viandes sont servies », c'est une élégance adoptée par certaines maisons en France et surtout à l'étranger, d'annoncer simplement « le dîner est servi ».

mettre une coquetterie à ce que l'on exécute, sans discuter, ce qu'elle demande.

Saint-Simon raconte que Louis XIV, s'apprêtant à monter en carrosse avec l'ambassadeur d'une puissance étrangère, lui indiqua d'un geste impératif de passer devant. Sans broncher, l'ambassadeur obéit, parce qu'il n'y avait pas à discuter avec le roi. Ce que voyant, le monarque de dire :

— Voilà un homme qui sait vivre!

L'excès de modestie vaut mieux que son contraire. A ce propos, la légende rapporte un dialogue qui se serait tenu, jadis, entre deux personnages considérables, au moins par leur naissance :

L'un d'eux, peut-être trop soucieux de prérogatives du passé, qui, pour être respectables, offrent cependant une valeur plus relative qu'absolue, disait :

— Nos familles se valent et nous nous valons à peu près nous-mêmes. Qui donc de nous deux doit le premier franchir ce seuil?

Et l'interpellé de répondre en passant devant :

— Le plus mal élevé!

Maintenant nous sommes à table. Peut-être s'étonnera-t-on que nous nous trouvions assis, avant d'avoir envisagé les redoutables perplexités par lesquelles sont passés les maîtres de maison pour disposer les places des convives.

Grave sujet dont nous parlerons plus loin, en invoquant tout ce que l'*Ecclésiaste* a pu dire de la vanité des choses humaines.

Une fois à table, il va falloir se livrer à deux opérations simultanées. L'une, de l'ordre intellectuel, si l'on peut ainsi parler, faire des frais à ses voisins; l'autre, de l'ordre qu'on eût dit animal, si le goût ne s'y mêlait. On se sou-

viendra, en effet, que ce terme de goût, appliqué aux jugements de l'esprit, a son origine et son sens propre dans le langage de la table et ne vaut, pour le reste, que comme une image!

La conversation, particulièrement dans les dîners, dits de cérémonie, impose certaines disciplines, d'autant plus utiles à observer que les maîtres de maison ne peuvent point, comme dans un repas d'intimité, favoriser l'harmonie entre les causeurs.

Le mutisme est à proscrire comme la loquacité. Tel homme ou telle femme étourdissent leurs voisins par l'abondance de propos dénués d'originalité, ou le lassent par le laconisme de leurs réponses. Près de quelqu'un que l'on ne connaît pas, il existe un art d'engager la conversation. Si l'on n'a pas pu, comme il est opportun de le faire, se renseigner d'avance sur les gens à côté de qui l'on se doit trouver, il faut tâcher, par l'intuition, de les *situer*. En ce cas, les débuts de l'entretien ressemblent un peu à ces accords que l'on cherche au piano comme prélude à l'air que l'on va jouer.

On procède du général au particulier, en évitant, et qui peut se vanter d'y réussir toujours, des banalités trop plates. Votre personnalité propre ne doit se dévoiler, si l'atmosphère le permet, qu'au fur et à mesure du progrès que vous croyez accomplir dans la sympathie ou la curiosité de votre interlocuteur.

Il ne faut pas commencer par faire trop de bruit avec son esprit.

Quelquefois, le dîner achevé, une amitié se trouve fondée. Etrange effet du climat qui se crée entre deux êtres! Vous est-il arrivé de découvrir l'âme d'une de vos voisines, autour d'une table, alors que, pendant des années, les portes de la vie intérieure étaient restées fermées entre vous?

N'attendons point, à chaque rencontre, de telles révéla-

tions ou, si l'on veut, une récompense de l'effort accompli pour comprendre un être. Plus souvent le repas s'achève... sans surprise!

Les gens, curieux de trouver de l'humain chez autrui, se retirent parfois dépités. Un pessimiste, doté de beaucoup de fantaisie et de peu de biens, sortait d'une maison où se trouvaient réunis les représentants des plus grosses fortunes d'Europe. Au moment qu'il allait prendre l'auto-bus, il murmura, non sans fatuité, à un ami :

— Tous ces êtres paraissaient vides! Il me semblait qu'il n'y avait que moi de riche là dedans!

Cependant notre convive avait consciencieusement rempli ses devoirs de société dont voici l'énumération :

a) Paraître aussi aimable pour sa voisine de droite, qui était jolie, que pour celle de gauche, qui ne l'était pas.

b) Lorsque cette dernière lui parlait, il n'avait pas pris l'air distrait de l'homme qui poursuit « le songe intérieur qu'il n'achève jamais ».

c) Ne pas importuner ses voisins de son moi.

d) Au contraire, il avait su montrer qu'il s'intéressait au leur.

e) Cacher que ce n'était pas vrai.

f) Après le dîner, invité par la maîtresse de maison à prendre séance auprès d'une personne indésirable, il n'avait pas commis le délit d'abandon de poste. Stoïquement, il avait attendu qu'on vînt relever sa garde.

g) Se levant pour se délasser, et cherchant où porter sa nostalgie, il avait évité de troubler l'harmonie d'un entretien à deux.

h) Apercevant des hommes politiques qui causaient à part sur un ton confidentiel, il n'avait pas été leur demander ce qu'ils disaient.

i) Trouvant enfin un groupe où il lui fût permis de prendre quelque intérêt à écouter un diplomate, il se

laissa, sans trahir son impatience, poser des questions niaises par un fâcheux.

*
**

Gardons-nous d'adopter toutes les conclusions de ce pessimiste ! Heureusement qu'il existe des natures, elles aussi délicates, et moins amères, qui apprécient tout ce qu'il peut y avoir d'élégance, de bonne grâce, d'affabilité dans ces sortes de réunions, où les êtres policés échangent, sinon ce qu'ils ont de meilleur dans le cœur, tout au moins des dons de sociabilité qui représentent une fleur de civilisation.

*
**

Puisque nous sommes entraînés par notre pessimiste à méditer sur un simple dîner en ville, avez-vous eu la curiosité de vous demander de quoi pouvait en être fait le caractère plus ou moins cérémonieux ?

A n'en pas douter, cela dépend beaucoup moins du nombre et de la qualité des personnes ou de l'apparat du service, que du climat de la maison. Nous retrouvons ici les impondérables, grands maîtres du jeu !

Pourquoi est-il des salons, de haute tenue cependant, où l'intimité se crée *de plano*, et d'autres, de très bon ton aussi, où pèse sur les épaules, comme un invisible et trop lourd manteau de cour ?

N'est-ce pas que les uns « reçoivent » poussés par la curiosité de découvrir « l'être humain » et que les autres, qui vivent en fonction de valeurs pauvres, n'ont à satisfaire que le goût des grandeurs extérieures.

LE BANQUET

Quelquefois il effraie. Avant de s'y rendre, on envisage, non sans une certaine appréhension, le défilé promis au menu : les soles Nantua, la volaille de Bresse, le jambon, servi dans une gelée tremblotante, toutes réalisations peu semblables aux promesses de l'écriture. Pourtant le banquet a son attrait. Vous êtes presque toujours assis à côté d'un voisin, dont vous ignorez l'existence. Si vous avez poussé l'habileté jusqu'à vous intéresser à sa vie, à sa profession, vous n'aurez jamais à vous en plaindre. Et, à la fin du repas, vous vous trouverez instruit, par la cordialité d'un être, de tout un état de choses, nouveau à vos yeux.

Les banquets sont institués pour mettre mutuellement en confiance les convives. C'est là leur mérite et la raison pourquoi il n'en faut pas médire.

Vient l'heure des toasts. Ecoutez-les en silence, ce que vous n'avez peut-être pas toujours fait. Nous n'avons pas besoin de vous recommander d'applaudir, car vous avez applaudi toujours, même si vous n'avez rien entendu.

Si vous avez à prendre la parole, soyez direct, et si votre cœur a envie de parler, laissez-le aller.

Les banquets offrent cet avantage que, plus encore peut-être que les autres réunions, ils développent la plasticité de l'esprit ou, si vous préférez, le don de s'assimiler autrui.

Aussi peuvent-ils avoir une portée sociale et rapprocher des hommes qui, sans cette occasion, n'auraient peut-être jamais eu de contacts.

Que de préventions tombent, que de barrières s'abaissent à la suite d'un banquet, où l'on a tenu à devoir de se montrer simplement gentil!

Achevons ce chapitre sur les repas de société par le rappel d'une coutume en usage aussi bien en France qu'à l'étranger. Elle consiste à envoyer des fleurs ou des friandises à la maîtresse de maison chez laquelle on a été invité.

Il est aimable en France, car chaque pays a ses usages particuliers, la première fois qu'on est reçu à une table, de marquer sa gratitude dans les premiers jours qui suivent. Ce n'est cependant pas une règle absolue et l'on peut garder assez de mémoire pour offrir son présent à la période du renouvellement de l'année. C'est à cette date également que les familiers accomplissent ce geste.

Qui doit témoigner d'une telle attention? D'une façon générale, les célibataires, peut-on répondre, puisque les ménages ont d'autres moyens de rendre les politesses.

Tous les célibataires sont-ils astreints à cette formalité? Elle ne pèse que sur ceux-là seuls dont la situation matérielle autorise un peu de munificence, sans leur imposer de sacrifice.

C'est dire immédiatement que les jeunes gens sont presque toujours dispensés d'une obligation qui peut devenir onéreuse.

Au reste, la maîtresse de maison, au cœur délicat, se trouvera plus embarrassée que ravie de recevoir des présents de la part de personnes qu'elle sait sans fortune.

Si des hôtes de situation modeste se sont, eux-mêmes, imposé un sacrifice pour leurs amis, ceux-ci sont naturellement entraînés à la réciprocité.

Entrent ici en jeu les nuances du caractère, c'est-à-dire le plus ou moins de penchant à la générosité.

CHAPITRE VI

D'UN JEU DE PATIENCE AVANT LE DINER

La petite épidémie des préséances. — Sa facilité de contagion. — Ses causes. — Un besoin d'ordre y entre-t-il? — Quelques mots de mécontents. — Le dosage des officiels et des officieux. — Une consultation par téléphone sur les places d'un dîner. — Le jeu de patience qui s'ensuit. — Un peu de philosophie. — Annexe à ce chapitre : Extrait du décret du 17 juin 1907 sur les honneurs et préséances officiels.

Un jour, et Proust ne l'a pas su, deux hommes d'un certain âge, à la mise correcte et un peu surannée, s'abordèrent vers cinq heures du soir, dans la partie des boulevards comprise entre l'Opéra et la Madeleine.

Sans autres préliminaires, l'un de dire :

— Mon cher ami, si vous aviez à dîner le prince de X..., cadet médiatisé figurant à la seconde partie du « Gotha », et le duc de Z..., chef de famille, figurant à la troisième, lequel d'entre eux mettriez-vous à droite?

— Les avez-vous donc à votre table? répondit l'interpellé.

— Non, je pense!

Nous vivons, les uns et les autres, enfermés dans un petit univers et chacun de nous a tendance à considérer que c'est là l'univers unique.

Tel est le microcosme des places à table, qui donnent matière à beaucoup de controverses et d'ironie, pour un petit nombre de gens, alors que la plupart ignorent que le problème vienne à se poser.

En effet, ne paraît-il point étrange qu'à une époque où l'esprit est sollicité par tant de graves questions, un tel point de sensibilité névralgique se révèle chez ceux-là mêmes qu'on aurait pu croire incapables de s'intéresser à d'aussi minces rivalités.

C'est que la querelle des préséances n'est pas d'hier. Elle demeure éternelle comme la vanité. Relisez Saint-Simon et Proust. Voyez la rage qui s'empare du premier, lorsqu'il emploie son génie bouillonnant à défendre une simple prérogative de rang. Et observez la curiosité passionnée qu'apporte l'autre à analyser, au bout de son puissant microscope, ces tressaillements des petitesse humaines.

Pourtant, comme nous l'avons dit à propos des manies, et Dieu sait si en voilà une, considérons que celle-ci se rattache en quelque sorte à un besoin d'ordre.

L'homme qui a longtemps vécu dans l'éloignement le plus certain de ce qu'il tenait pour des préjugés puérils, devient, lorsque sa propre valeur le porte à être recherché dans le monde, sensible aux égards tout comme un autre, et surtout lorsqu'on ne lui en témoigne point assez. En lui ce n'est pas seulement l'orgueil qui entre en jeu, c'est le sentiment parfois irraisonné qu'une atteinte a été portée à la hiérarchie des valeurs.

Ce n'est pas tout. Quelque savant découvrira sans doute, un jour, qu'il y a un *bacille de la place à table*, propagateur sournois de cette petite épidémie tenace et curieuse qui conduit ceux qui en sont atteints à se moquer éperdu-

ment les uns des autres, chacun ne prenant au sérieux que son propre cas.

Tel ce vieux seigneur, volontiers souriant devant la susceptibilité des autres, qui, à un dîner d'apparat, et comme il venait de s'asseoir à une place qu'il estimait ne point correspondre à son rang, murmurait assez haut pour être entendu : « Est-ce que les plats arrivent jusqu'ici ? »

Chez tel autre, le même désappointement s'exprimait sur un mode élégiaque. Sa voisine qui le connaissait bien lui disait :

— Bien qu'heureuse d'être à côté de vous, je ne puis admettre qu'on ne vous ait pas mis plus haut.

D'un air attristé, prenant la main compatissante, il répondit :

— Merci, vous me comprenez !

Et jusqu'où peut aller cette hantise ! Un jour l'on faisait part à un monsieur très important des fiançailles d'une de ses nièces avec un homme, fort comme il faut, dont elle était éprise, mais de lignage moins illustre que la jeune fille. L'oncle fit la moue. Autour de lui on plaidait en faveur de ce mariage qui allait couronner un grand sentiment.

— Oui, murmura le vieux parent, maussade, je connais ça, trois ans d'amour et quarante ans de bout de table.

En revanche, que de gens traitent, avec la plus sereine désinvolture, cette casuistique ! Forain a illustré cette disposition d'esprit en un de ses plus célèbres dessins, où il représente la femme d'un ministre disposant — c'était du temps de Félix Faure — les cartons sur lesquels étaient inscrits les noms des convives.

Elle dit négligemment à son mari :

— Mon ami, où f.....-nous le nonce ?

Si elle avait consulté le protocole, elle aurait appris que le nonce, doyen du corps diplomatique, occupe la première place.

Aujourd'hui le dessin de Forain ne serait plus d'exacte observation, car, en prenant de l'ancienneté, la démocratie se soucie davantage des formes.

Mais, par le fait qu'il subsiste encore chez nous une certaine imperméabilité des milieux, en même temps qu'un effort pour la faire disparaître, et qu'il n'y a pas de cour suprême pour dire le droit, les nouveaux usages viennent à la traverse des vieilles coutumes, et différents ordres de préséances s'enchevêtrent pour former la plus étrange cacophonie.

Contrairement à ce qui se passe dans un pays comme l'Angleterre, on ne trouve point en France, à part les situations purement officielles, prévues au décret de messidor et à ses annexes, de réglementation écrite. Une sorte de jurisprudence existe bien, mais flottante, variable et qui nécessite les plus subtiles interprétations. C'est ainsi que l'on voit tel personnage, déjeunant à droite de la maîtresse de maison, se retrouver le soir à une autre table, avec la plupart des mêmes convives, et assis fort loin des places d'honneur.

La difficulté, la voici : l'on doit tenir compte, à la fois, de gloire ou simplement de mérite individuel, de valeurs de traditions, de situations officielles et de tant d'autres représentations de l'activité qui, pour ne point dépendre d'une hiérarchie réglée, comptent parmi les forces vives de la Nation.

**

Nous devrions quelques excuses au lecteur de pousser le sujet plus avant. Mais, puisqu'il veut bien nous accompagner à la recherche d'une manière de code des usages, il ne nous reprochera pas de diriger notre lampe sur ce trouble sujet.

La mode n'étant guère en ce temps-ci de prendre trop

de responsabilités, approchons, sans bruit, de ces portes, derrière lesquelles se font entendre les murmures des mécontents, ou simplement les controverses des dialecticiens que cette question divertit.

Ou bien, plus mystérieusement encore, mettons un écouteur indiscret sur un fil.

Un vieux garçon, disons, si vous voulez, un cousin de *Monsieur Swann*, qui a derrière lui plus d'un demi-siècle de dîners en ville, passe pour un arbitre. Cette réputation l'a suivi dans la retraite. Le téléphone, dont nous avons signalé les audaces, retentit souvent chez lui, dès l'heure matinale.

Une voix éplorée de femme se fait entendre :

— Mon grand ami, excusez-moi, je vous dérange de bonne heure, mais nous donnons un dîner ce soir et la situation se présente inextricable. Mon mari a invité de son côté pendant que moi, j'invitais du mien.

— Je vous savais tous les deux un peu fous, mais pas à ce point-là!

— En tout cas, voilà dans quel embarras nous nous trouvons. Nous avons un cardinal, un ambassadeur étranger, un ambassadeur français en congé, un membre du gouvernement, un prince polonais, un duc français, un ancien ministre, un académicien, et pour couronner le tout une altesse royale!

— Est-ce tout?

— Je n'ai pas encore parlé des femmes qui accompagnent quelques-uns de ces messieurs!

— Inutile, chère amie, avec un pareil dîner en perspective un seul parti à prendre!

— Lequel?

— On se pend!

— Mais je tiens à la vie!

— Alors, que votre mari fasse le sacrifice!

— Mais, je tiens à lui!
 — Il a bien de la chance!
 — Soyez sérieux, je ne sais que devenir, mon époux est au désespoir, mettez-vous à sa place.

— Mon âge, hélas, me l'interdit.
 — Assez d'ironie, et soyez gentil.
 — Essayons de vous tirer d'affaire. Heureusement votre salle à manger et, je pense aussi, le nombre de vos hôtes, permet l'aménagement de deux tables. Bien entendu, séparation de corps! Votre mari et vous présidez chacun une table.

— Je commence à respirer, j'aurais dû y penser.
 — Vous n'avez pas besoin que je vous énumère les places une à une?

— Je commence à voir. Je loge l'Altesse Royale en face de moi.

— Ce n'est point un droit, s'il ne s'agit pas d'un héritier au trône, mais, faites-le pour la commodité.

— Je prends à ma droite l'ambassadeur étranger, à ma gauche le membre du gouvernement. De chaque côté du prince, les deux femmes officielles, l'ambassadrice, la femme du ministre; près de l'une d'elles, l'ancien ministre. Je réserve le cardinal pour l'autre table.

— Bien. Votre mari le met en face de lui ce qui, sans être de rigueur, est d'égard pour une aussi éminente dignité. Notez bien qu'en ce cas, les places qui l'approchent devront être préférées à celles qui avoisinent le maître de maison. Le prince de l'Eglise sera ainsi entre la duchesse et la femme de l'ancien ministre, la première, ayant à son côté droit le prince polonais, la seconde à son côté gauche le duc, qui le cède à l'étranger de même situation. Et votre mari prendra, comme voisines, deux autres dames de qualité, qui verront venir près d'elles, l'une l'académicien, l'autre l'ambassadeur en congé.

— Grâce à vous, je peux bien vous avouer maintenant,

que nous l'avons échappé belle. Le maréchal et la maréchale ont refusé!

— Oh! dans ce cas, j'aurais renoncé à vous secourir, et j'en profite, comme un vieux maître d'école, pour vous dire qu'on n'invite pas, à moins que ce ne soit dans un ministère ou une ambassade, un personnage dont la dignité, à elle seule, représente une gloire, sans s'assurer auparavant qu'on ne le mettra pas en compagnie d'un trop grand nombre d'officiels, tels qu'ambassadeurs ou membres du gouvernement, qui le précèdent. Quant aux sous-secrétaires d'Etat, aucun danger, ils suivent les maréchaux.

» D'ailleurs, croyez-moi, on doit toujours résoudre ou écarter les difficultés, *avant de lancer les invitations.*

— Ah! je vous garantis que je me souviendrai de ce précepte-là! Au fait, encore un conseil! Parmi nos hôtes se trouve également notre vieil ami X..., un peu votre contemporain, je crois, et sa femme; Philémon et Baucis, sauf le respect que je vous dois.

— Ils ont donc entre soixante et soixante-dix ans, mes contemporains que je rajeunis. Je ne réclame que très modérément, pour eux et pour moi, ce fameux privilège de l'âge! Il est d'un maniement délicat. Lorsqu'on le met trop en lumière, loin de paraître flatteur, il souligne, quant aux hommes, qu'ils ne possèdent pas d'autre titre aux honneurs, et, quant aux femmes, ils les contraignent à sortir de cette ombre favorable au rajeunissement. Ne traitez donc nos amis, ni comme des débutants, ni comme des ancêtres. Du reste, vous n'avez pas besoin que je vous apprenne le maniement des nuances.

On entend rire dans le téléphone.

Le vieux monsieur reprend :

— Que j'aime votre rire et votre voix. Ils me consolent d'avoir débité tant de fadaïses, puisque à cette occasion j'avais le plaisir de vous entendre. Mais quel propos m'avez-vous fait tenir, à moi qui suis, au fond, un vieux

libéral, et peut-être un vieux démocrate! Non, voyez-vous, tous les hommes se valent... mais pas toutes les femmes!
— Flatteur! enfin, j'ai mon dîner!

*
**

Quand le vieillard eut raccroché, il avait eu beau dire, le microbe s'était emparé de lui. Il lutta un bon moment. Puis il vit bien que désormais, et pour plusieurs heures peut-être, sa manie réveillée aurait le dessus.

Alors, résigné, il se dirigea vers un petit meuble d'où il tira une quantité de fiches, chacune portant un nom propre. Il en répandit un paquet dans un panier, en prit vingt au hasard, les mit devant lui et commença un jeu mystérieux. Puis, il oublia tout!

Soudain il entendit frapper. Regardant la pendule, il se rappela que c'était l'heure d'un rendez-vous qu'il avait donné à un vieux camarade. Gêné, il répondit : « Entrez. »

Son ami le vit tellement embarrassé qu'il murmura : « Je te dérange? »

Hypocritement, l'autre répondit : « Non. »

— Tiens, tu fais une patience?

Le visiteur regardait les cartons. Tout à coup, il éclata de rire.

Alors, l'autre :

— Eh bien! oui, mon vieux, c'est vrai, jure-moi de ne le dire à personne, c'est un petit jeu qui me rappelle mes dîners en ville. Tout à l'heure on m'a posé un problème. Alors, je le corse, je l'étends, je le fouille. Vois-tu, la grande affaire, la voici : amalgamer le monde officiel et le monde officieux!

» S'il ne s'agissait que de placer des officiels, ce serait relativement simple. Il existe une hiérarchie civile, militaire, ecclésiastique, bien entendu. Mais la difficulté commence à partir du moment où il faut, soit les alterner

entre elles, soit, ce qui complique encore le problème, mêler les officiels et les officieux.

» Ceux-ci, je les divise en deux catégories : valeurs du passé, valeurs du présent.

— Mais, c'est très curieux, dit le visiteur, que la contagion gagnait rapidement. D'autant plus qu'hier, en fait de place à table, on m'a fait une crasse!

— Assieds-toi, nous allons te venger. Regarde comme mon jeu se pratique.

» Tous les milieux si nuancés qui composent le monde, notamment à Paris, peuvent se ramener aux trois grands courants dont je viens de parler. Officiels et deux catégories d'officieux, passé, présent. Toutes les rivières vont à ces trois fleuves. Mais, si le monde officiel possède ses règlements écrits, les hiérarchies officieuses obéissent aux lois non écrites, à la fluide coutume. Et il faut mettre tout cela en musique!

» Dans la disposition d'esprit de ce temps, nous voyons le monde officiel tenir parfaitement compte de valeurs qui ne figurent point parmi les fonctions publiques ou les dignités consacrées.

» D'un autre côté, le vieux monde traditionnel a renoncé à s'enfermer en lui-même, et aspire aussi à un mélange bienfaisant et agréable des élites de toutes provenances.

» Ce qui complique et rend plus vivant aussi le problème, c'est que le monde officieux ajoute aux valeurs du passé des valeurs nouvelles que le présent ne cesse de produire.

LE PASSÉ

» En souvenir des siècles constitutifs de l'ancienne France et du rôle historique des Pairs, rappelle-toi Saint-Simon qui exagérait mais qui ne mentait pas, on accorde une prééminence aux détenteurs des titres ducaux aux-

quels on fait correspondre les titres princiers de l'Empire français, ou du Saint-Empire germanique. Cette prééminence ne s'adresse pas à la personne et par conséquent ne saurait ni flatter l'amour-propre des uns, ni froisser celui des autres. Ce n'est qu'un revêtement.

» Les représentants les plus importants des valeurs du passé, en cet essai de coordination, le cèdent, bien entendu, tout naturellement, aux détenteurs actuels de *l'imperium*.

» A l'imitation du monde officiel, une gradation s'observe dans le monde officieux des valeurs du passé. Mais certaines nuances viennent à se présenter. C'est ainsi qu'entre cadets de maisons duciales et chefs de familles importantes, interviennent la situation personnelle et une appréciation de l'âge, quand la différence est sensible. Et ces diverses considérations doivent se poursuivre, par une vue assez étudiée des familles, sans négligence envers personne, à l'égard de tous les convives.

VALEURS DU PRÉSENT

» En ce qui concerne ces valeurs, l'Académie française et les différentes sections de l'Institut représentent une fondation de l'Histoire, destinée à rendre hommage aux œuvres personnelles. Les règlements officiels, ne précisant que le protocole des cérémonies publiques, ont envisagé seulement en corps constitués, l'Académie et les autres sections de l'Institut, sans accorder à chacun de leurs membres en particulier le rang que le consentement de l'élite tient à leur réserver¹.

1. Quant au règlement intérieur de ce grand corps, en voici le protocole puisé aux meilleures sources.

Le Président de l'Institut a la première place; viennent ensuite les membres des cinq académies dans l'ordre suivant :

- Académie française;
- Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;

» Le monde officieux, et officieusement le monde officiel, veulent considérer les académiciens comme venant chacun prendre place parmi les hauts dignitaires du présent et s'adjoindre à ceux qui évoquent, par leurs souvenirs de famille, les hautes dignités du passé.

» En fait de valeurs du présent, s'imposent aussi à l'attention, les dignités dans la Légion d'honneur : grand-croix, grand-officier. Et l'on ne saurait, non plus, négliger les autorités sociales qui, n'ayant pas ou peu de signes extérieurs, s'affirment chez les intellectuels ou chez ceux qui détiennent de grosses responsabilités de conducteurs d'hommes.

» Devant les militaires ou civils marqués du signe de la gloire personnelle, c'est une élégance, pour celui qui devrait régulièrement les précéder, de demander qu'ils le précèdent.

» Enfin, mon cher, par-dessus tout cela, écrasant tout cela et nous invitant à ne voir en toutes ces préséances qu'une écorce, il y a la valeur morale ! Elle peut être plus grande chez le plus humble des passants que chez le plus haut situé de tous ceux dont nous venons de parler. Tous ces revêtements sociaux, ou même ces dons de l'intelligence et du caractère, qui créent les différences de diverses sortes, ne sauraient compter devant ce mystère de la conscience et de la véritable grandeur ! Aucun des hommes n'a le monopole de la *dignité humaine*. Chacun en a le dépôt ! Si les petites sœurs des pauvres dinaient en ville, elles auraient droit à la première place !

— Tu m'as beaucoup intéressé et édifié, mon cher, mais

- Académie des Sciences;
- Académie des Beaux-Arts;
- Académie des Sciences morales et politiques.

Dans chaque académie, les membres doivent être classés d'après leur date d'élection sauf pour le Directeur ou Président en exercice et le Secrétaire perpétuel.

dans cette exégèse des protocoles de table, tu as laissé quelques lacunes.

— Je t'écoute!

— Qu'as-tu fait des parlementaires, émanation du peuple souverain?

— Dans l'obligation de tenir compte de leur nombre, on honore le pouvoir législatif qu'ils exercent, en la personne de leurs deux présidents qui entourent le Chef de l'Etat et le Premier Ministre.

» Pour les préséances à réserver aux sénateurs et députés mis en concurrence avec d'autres personnages, le caractère français aime tellement la nuance qu'il préfère s'en rapporter à elle qu'à un règlement trop catégorique.

» Donc, pour placer individuellement les membres du parlement, il y a lieu de se préoccuper de leur situation personnelle.

» On a accordé jusqu'ici une distinction particulière aux sénateurs, parce que, composant ce qui fut la chambre haute, ils continuent en cette qualité les Pairs de France.

» Les présidents des grandes commissions de l'une et l'autre Chambre; les grands chefs de groupe, se trouvent particulièrement en vue; *a fortiori* les anciens présidents du Conseils qui ont un rang à part et les anciens ministres, même s'ils ne sont plus membres du parlement.

» Il est compréhensible que le seul fait d'être parlementaire, sans avoir souligné cette situation par une carrière marquée, ne saurait conférer, tout au moins dans une réunion privée, le pas sur de hautes dignités, ou des positions sociales très confirmées.

— Bravo pour cette leçon de protocole extraconstitutionnel! Mais je ne te lâche pas encore. Tu as composé ces problèmes de table des toutes premières notoriétés tant officielles qu'officieuses. Dieu merci, il est d'autres réunions agréables et peut-être plus gaies, tant à Paris qu'en province.

— A tous les échelons, pour distinguer entre les officiels et les officieux, le même esprit de nuances doit guider le choix. Quant aux officiels à proprement parler, reporte-toi au décret dont je t'ai dit un mot tout à l'heure et que voici sous la main¹.

» C'est ainsi que, pour les départements, tu y verras le rôle prépondérant réservé au préfet comme représentant général du pouvoir.

» Et, si tu as à recevoir à la même table, par exemple : le sous-préfet, le maire, le président du tribunal civil et le procureur de la République, le président de la Chambre de commerce, tu les placeras dans l'ordre où je viens de les énumérer.

« Quant aux femmes, elles suivent le rang de leur mari, sauf exceptions d'âge marqué ou de situation personnelle.

— Es-tu d'avis de partager les honneurs entre les ménages?

— C'est quelquefois une petite lâcheté, moyennant laquelle on ne fait pas trop de mécontents, tout en n'obtenant que de demi-satisfaits. Je vois toutefois cet arrangement très acceptable dans deux cas :

» *Le premier* : celui où la situation de l'un des époux lui est très personnelle.

» *Le second cas* : celui où la situation d'un ménage n'a point de particularité par rapport à l'autre.

— *Amen* et bravo! Seulement tu as oublié que j'avais un grief personnel à te soumettre. On m'a fait un passe-droit révoltant, hier, à dîner. Je vais te raconter...

— Ne vois-tu pas combien c'est inutile? Observe toutes les considérations par lesquelles il te faut passer avant de te plaindre; songe charitablement aux difficultés dans lesquelles se sont trouvés tes hôtes! Le manquement te

1. Le lecteur trouvera un extrait du décret du 17 juin 1907, modifié par celui du 2 décembre 1958, en annexe de ce volume.

paraît-il trop gros? Pas besoin d'incident diplomatique, encore moins, de fâcherie. Un petit mot glissé en souriant... et, si l'inspiration te vient, mets-y de l'esprit!

» Puis, apaise-toi. Et tu auras, comme le chante Paul Valéry :

» *L'amertume douce et l'esprit clair.* »